Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 52

Artikel: Le feuilleton : comment Silas devint dompteur : [suite]
Autor: Meunier, Prosper
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222964

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

entendu dire que la persévérance et l'opiniâtreté sont deux des vertus cardinales d'un reporter. Enfin, au bout de cinq longues minutes, la porte s'entr'ouvre et P. A. aperçoit par l'entrebâillement une dame à l'aspect un peu rude qui lui dit :

— Je ne sais pourquoi les domestiques ne vous ont pas ouvert. Que demandez-vous ?

— Madame, je viens solliciter de votre obligeance si connue un court entretien sur...

— Sur l'affaire de mon fils ?

— Oui, parfaitement.

— Eh bien ! j'ai à vous dire que je ne sais rien ; que si je savais quelque chose, je ne répondrais rien et que vous êtes le dixième à qui je fais depuis ce matin la même réponse...

Et, sur cette belle phrase, la mère du chauffeur repoussa la porte avec tant de violence, que P. A. s'est toujours demandé comment il n'avait pas eu le nez totalement aplati.

Alors, vexé, il veut partir, voler chez les père et mère de la demoiselle qui seront, peut-être, plus accueillants, mais voilà qu'il se sent retenu devant cette porte et par cette porte ! Impossible de bouger, de s'éloigner d'un pas et force lui est de carillonner, de recarillonner avec une énergie toujours croissante. Cinq, dix minutes s'écoulent, et P. A. sent déjà que son bras se lasse quand, soudain, au-dessus de sa tête, une fenêtre s'ouvre, une figure apparaît, une figure qu'il reconnaît bien, comme la voix qui lui crie :

— Comment ! vous êtes encore là ! Voulez-vous bien partir !

— Madame, je le voudrais, mais je ne le puis pas...

— Je connais vos farces de journalistes. Allez-vous-en !

— Madame, ce n'est pas une farce, mais une réalité, car, voyez vous-même : quand vous avez refermé votre porte avec tant de douceur, je n'ai pas eu le temps de reculer assez vite et ma jaquette s'est trouvée prise, si bien que je ne saurais partir sans un déchirement !...

Tels furent les débuts authentiques de mon ami P. A. comme reporter.

DU NEVEU A L'ONCLE

« Mon cher oncle,

« Je suis certain que vous auriez pitié de moi si vous me voyiez rouge de honte en vous écrivant ces quelques lignes, car j'ai grand besoin de vous demander quelque argent et je ne sais comment tourner ma lettre pour vous le dire. Je vous fais remettre cette lettre par un commissionnaire qui attendra votre réponse.

« Excusez ma hardiesse et veuillez, mon cher oncle, croire au sincère dévouement de votre neveu.

« P. S. — Après avoir écrit ces lignes, j'en ai eu tellement de regrets que j'ai couru après le commissionnaire. Mais je n'ai pas pu le rattraper et j'espère que ma lettre ne vous peinera pas. — Pierre. »

De l'oncle au neveu :

« Mon cher Pierre,

« Console-toi et reprends tout ton sang-froid, le commissionnaire a perdu ta lettre. »

COMMENT SILAS DEVINT DOMPTEUR

Cependant sa vie n'avait rien de drôle, et il se voyait, non sans une certaine mélancolie, toujours plus mal et plus délaissé. Durant les premières semaines qui avaient suivi l'aventure de la malle et sa ruine complète, souvent l'image gracieuse de l'écuyère le hantait agréablement.

Très naïf quant aux bizarreries féminines, il se demandait quel mobile étrange avait, chez miss Percy, déterminé le mouvement de sympathie, là-bas, dans le bourg alsacien, sur le seuil de la roulotte. Et la scène de désespérance que la blonde fille avait calmée lui était devenue un souvenir de moins en moins pénible.

Mais Silas, trop jeune et point audacieux, point connaisseur en choses d'amour, ne laissa nullement voir le plaisir singulier que lui donnaient ces réminiscences et, peu à peu, le fil si ténu de ces relations ébauchées se brisa doucement, sans autre raison que l'apathie de l'un et l'indifférence de l'autre, sans secousse...

Bientôt, le petit bonjour rieur et provoquant dont l'écuyère gratifiait le palefrenier tomba, fut mis, lui aussi, au nombre toujours progressant des choses oubliées, et Silas n'eut d'autre plaisir, — en cette idylle bébête, — lorsque la chance voulait qu'il revêtit le frac galonné de quelque écuyer absent, que d'assister aux exercices de voltige ou de haute école de la très applaudie artiste... Heureux si le hasard propice à sa passionnette lui offrait l'occasion de ramasser, sur le sable de l'arène, la cravache de l'écuyère ou le flot de rubans du cheval.

Puis, cette douce aventure prit fin absolument, irrémédiablement, comme disparaissent, en s'éloignant toujours de l'orbe central, les ondes circulaires d'une eau agitée.

Le calme se fit en le cœur très neuf de Silas, et le rêve, à peine esquissé, d'un amour peut-être possible s'évanouit... Chose morte.

* *

Et combien, cependant, les douces chansons printanières et cordiales lui eussent été douces.

Depuis le départ de Paris, la caravane s'était sensiblement modifiée et le personnel — bêtes et gens — considérablement augmenté.

De Londres, une succursale de la ménagerie avait rejoint pour ne former qu'un seul établissement. Silas, monté en grade, était devenu lampiste, et cette situation de confiance, plus lucrative que sa place à l'écurie, lui avait suscité, dans la valetaille, nombre d'ennemis, jaloux et envieux.

Un, entre autres, recruté à Paris, sur la place du Trône, parmi une jolie collection de rôdeurs à rouflaquettes cirées, vouait au pauvre garçon une haine féroce.

— Sale Suisse, vacher malade, infect paysan !

Et le drôle reprochait à l'ex-cordonnier d'occuper une place due à de plus malins, à de plus débrouillards.

— Tu es tout au plus bon à garder les chèvres ou à taper la semelle chez un « niaf »... Eh ! va donc, muf !...

Les autres riaient devant la déconvenue de Silas, dont les répliques ne pouvaient lutter avec la faconde inextinguible et gouailleuse du Parisien. Et puis, celui-ci par ses hableries, et les « qualités populacières » de sa tenue s'était rapidement fait des amis.

Né et grandi dans la fange boulevardière, il avait acquis une certaine instruction, toute superficielle, toute factice, dont il éblouissait les provinciaux. Des faits d'histoire puisés dans les romans de Dumas père, des notions géographiques tirées de Jules Verne, des réminiscences de l'« Intransigeant », des souvenirs de drames en cinq actes, formaient le fond de sa science et, ce fond, bien exploité, avec verve, avec aplomb, avec cynisme, suffisait pour le grandir aux yeux de ses camarades.

Avec ça, joli garçon, figure blême, mais qui agrée aux petites bourgeoises amoureuses des pâleurs intéressantes qu'accentue le brillant fiévreux de deux yeux noirs.

Silas, bientôt, ne répondit plus à ces attaques. Il haussait les épaules et s'en allait, d'un air superbement dédaigneux, nettoyer ses tubes et tailler ses mèches.

Alors, le « parigot » changea de tactique, il inventa mille et une farces, mille et une fumisteries dont le résultat aboutissait généralement à quelque petit désastre dans les luminaires confiés au lampiste. Et ces désastres, dont Silas était responsable, diminuaient sensiblement le salaire, déjà bien maigre, du pauvre gars de Lavaux.

V

L'hiver — le troisième que Bolomey passait dans la ménagerie — s'annonçait par des giboulées automnales peu réjouissantes pour ceux qui traînent la misère et gagnent par un rude labeur le pain quotidien.

Toujours en butte au mépris des camarades, Silas rêvait de partir, de rentrer au pays, de revoir enfin, après ces années de fastidieux exil, le beau lac et les Alpes superbes. Des visions de la patrie le hantaient, qui dissipées, laisseraient en lui une douleur aiguë, un ennui lugubre.

Il espérait sur les hasards de l'itinéraire forain pour être ramené près de la frontière suisse; mais, chaque jour, ce désir plus intense et plus impérieux paraissait moins réalisable. Les roulottes, les cages, tout le matériel marchait vers le midi, vers le soleil que les fauves grelottant réclamaient dans de piteuses lamentations...

Ainsi, les premiers jours de décembre, la caravane arrivait à Toulouse.

Et la hantise du pays, le heimweh — que les mépris des camarades rendait plus douloureux encore — l'enveloppaient journellement d'une tristesse quelque peu misanthropique...

L'hiver vint enfin, et avec lui, un surcroît de travail pour les domestiques du cirque et de la ménagerie. Dans les cages, les fauves frissonnants nécessitaient des soins particuliers ; de grands braseros toujours garnis, toujours entretenus, étaient installés, un peu partout, dans l'immense baraque, et la représentation terminée, les hommes chargés de veiller, la nuit durant, par crainte d'incendie ou de pillage, se réunissaient autour de ces fourneaux bizarres et devisaient en fumant leur pipe ou somnolaient, dodelinant de la tête.

Les malins, les roublards, ceux qui avaient trimardé au loin, ceux qui connaissaient par le menu les routes de France et les émotions de la vie nomade, ceux-là — bohêmes entre les bohêmes — contaient, en exagérant un peu, les aventures mirifiques et les exploits merveilleux.

D'autres — les mélancoliques — se complaisaient à dire leurs souffrances passées, les jours sans pain, les longues « trottes » dans la neige ou la boue, sur les routes interminables, le ventre creux, la tête vide, inquiets toujours, évitant les gendarmes qui n'aiment pas les gueux errants. Et, parfois, ces récits avaient une allure quasi distinguée, un certain style, une éloquence presque classique, mal dissimulée par les vulgarités voulues, par les expressions d'argot semées çà et là.

On pressentait alors, sous l'apparence besogneuse et lamentable du paria, du vagabond de hier — et de demain, peut-être — toute une vie plus heureuse et plus saine, tout un passé d'éducation familiale et d'instruction souvent supérieure.

(A suivre.) *Prosper Meunier.*

Théâtre Bel-Air. Lausanne. — Tout le monde voudra applaudir le Théâtre Vaudois, dans **Fricasse**, pendant les fêtes du Nouvel-An. — Le plus sérieux concurrent de tous nos médecins est sans contredit, le Théâtre Vaudois. En effet, il a été maintes fois établi et prouvé que le nombre des malades diminue considérablement pendant les semaines qui suivent le passage de cette joyeuse troupe dans chaque localité. Cela provient de ce que l'on s'y fait une « pinte de bon sang » qui pulvérise tous les microbes. — On peut retenir ses places à l'avance chez Hipp, tabacs, Grand-Pont, par correspondance ou par téléphone (No 22.290) en envoyant les fonds par mandat postal. Il ne sera pas adressé de billets contre remboursement.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
W. Margot & Cie
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois.